

—Oui, mais c'est comme la chanson : quand il n'y en a plus, il y en a encore.

Du reste le second chef de la bande n'a jamais pu être pincé, et j'entendais l'autre jour M. Waleski dire que c'était lui sans doute qui dirigeait les restes de la bande noire.

Voltin devint extrêmement pâle.

—Il t'a dit ça, l'ingénieur ?

—Oh ! pas à moi, mais il causait devant moi.

—Et où se réunissent-ils ?

—Pas chez Trapier, toujours ; il aimerait mieux fermer boutique que de risquer encore la cour d'assises... Je n'en sais rien, dans les bois peut-être...

—Faudra que je sache ça.

—Ça t'intéresse ?

—Tu te figures que j'ai envie de passer un hiver comme celui de l'année dernière ? Et toi, es-tu disposé à donner encore asile aux gendarmes, pour pincer toutes ces canailles-là ?

—Non, cristi non !

—Eh bien alors ? Je te promets que si je les dénêche, je n'en ferai pas mystère.

Les deux femmes s'étaient rapprochées ; Voltin et Frampon parlèrent d'autre chose.

Lorsqu'ils se quittèrent, Voltin, tout absorbé, raconta ce que son camarade lui avait dit.

La pauvre Eugénie devina sa pensée.

—Tu crains qu'il y soit encore ? dit-elle.

—Je ne sais que penser ?

—Ce serait désespérer de lui.

—Je vais essayer de m'informer de savoir où on peut rencontrer les restes de la bande ; il faut absolument que j'en aie le cœur net. S'il s'y trouvait et qu'on vint à le prendre, cette fois, je te jure qu'on ne le manquera pas !

Nini secoua la tête tristement.

—C'est désolant, dit-elle !

—Allons, allons, ma pauvre femme, ne te fais pas de mal inutilement ; tu n'as pas besoin de ça dans ta situation.

Voltin s'efforça de rassurer Eugénie, et se mit en route dès le lendemain, battant la campagne, cherchant dans les bois, dans les cabarets borgnes, mais inutilement.

Il y avait quelques semaines déjà que la conversation des Frampon avait jeté le trouble dans le ménage, lorsqu'un matin le facteur remit chez Voltin deux lettres à son adresse.

L'une venait de la mairie de Montceau-les-Mines ; l'autre portait un timbre, que le surveillant ne put arriver à déchiffrer.

Que lui voulait-on de la mairie ? Il ouvrit cette lettre la première ; elle était ainsi conçue :

“ Monsieur,

“ J'ai l'honneur de vous faire parvenir la lettre ci-jointe, de M. le ministre de la marine, qui vous a été adressée d'abord à Autun, et que la municipalité de cette ville me transmet, avec prière de vous la faire tenir.

“ Recevez, etc. ”

La lettre du ministre était fixée à la première par une longue épingle ; elle était brève, mais d'autant plus douloureuse que son laconisme laissait deviner qu'elle avait dû être recopiée à un bien grand nombre d'exemplaires.

“ Monsieur, disait-elle, j'ai le regret de vous apprendre que votre *file* (le mot était rayé et on avait écrit *beau-frère*), Jean Charlot, soldat de deuxième classe au 3^e zouaves, numéro matricule 6595, a été tué dans la nuit du 5 juillet dernier, sous les murs de Hué (Annam). Je prends part à votre douleur, espérant qu'elle sera adoucie par la pensée que le soldat Charlot est glorieusement mort pour la Patrie.

“ Pour le ministre de la guerre :

“ X... ”

Voltin eut un tournement de tête ; il crut qu'il y avait erreur : il appela sa femme et lui tendit le papier officiel qu'il venait de décacheter. Celle-ci lut à son tour, se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer.

—Pauvre Jean ! dit-elle enfin, il s'était fait soldat et il ne

nous on avait rien dit ! Huit mois sans nouvelles et un beau jour une lettre d^e mort ! Oh ! c'est trop de malheur !

Le petit rentrait en ce moment, et ce que Voltin n'avait pas osé dire, il le murmura dans l'oreille de sa sœur pour la consoler.

—C'est vrai, répondit-elle ; au moins là-bas il a fini honorablement, tandis que s'il était resté !... Qui sait ce qui serait arrivé ?

—Cette autre lettre est de lui, interrompit Voltin ; elle est datée du Tonkin.

Nini et son frère se rapprochèrent et le mineur lut tout haut :

“ Ma pauvre chère sœur,

“ Voilà bien longtemps que je vous laisse sans nouvelles, mais ce n'est pas ma faute ; j'en avais tellement à vous dire que je ne savais par quel bout commencer, et puis il fallait le temps et je n'en avais pas.

“ Nous partons demain pour l'Annam, j'espère y arriver en bonne santé.

“ Vous vous demandez comment il se fait que je sois ici ? Je vais vous le dire :

“ En vous quittant au mois de décembre, je me rendis comme c'était convenu, à Autun, près de M. d'Algerme, mais j'eus honte de me présenter devant lui, et je poussai jusqu'à Lyon.

“ C'est là que j'ai su ce que c'était la vraie misère.

“ Je ne voulais pas manquer à mes promesses et je ne trouvais pas de travail.

“ Il faut avoir vu se fermer devant soi toutes les portes, s'être demandé comment on mangerait le soir, où on coucherait la nuit, pour se faire une idée de ce que j'ai souffert.

“ Un soir, à moitié mort de faim, je fus ramassé dans la rue par des militaires et reçu par un prêtre qui me garda huit jours.

“ C'était un brave et digne homme et il me sembla que j'étais chez un ami.

“ Je lui racontai toute mon existence, depuis ma petite enfance jusqu'au jour où il m'avait reçu. Il en fut très touché, et me dit : “ Vous qui n'aviez jamais voulu vous confesser de- puis votre première communion, vous venez de le faire ! ” Il me fit mettre à genoux et me pardonna mes fautes.

“ Puis on causa de l'avenir ; il n'était pas brillant, et je ne savais trop comment l'envisager.

“ Il me conseilla, me fit comprendre que ma nature volontaire et indomptable avait besoin d'être maîtrisée par une main ferme et énergique.

“ Il ajouta que je n'avais pas seulement offensé Dieu, mais que j'avais été coupable envers ma Patrie.

“ Le moyen de me réhabiliter, disait-il, était de la servir loyalement pendant quelques années.

“ Mon parti fut bien vite pris.

“ Deux ou trois jours après cette conversation, je demandai à un brigadier du train et à un de ses camarades de me servir de témoins et j'allai au recrutement signer un engagement de cinq ans.

“ Je n'aime pas les demi-mesures, et, du reste, mon âge ne m'eût pas permis d'entrer dans les régiments de France ; je demandai un corps en destination du Tonkin.

“ On m'envoya au 3^e zouaves.

“ On avait besoin d'hommes, j'ai été expédié par le premier transport et me voici.

“ J'ai déjà trois mois de campagne, et je me porte bien, malgré les maladies et les coups de feu.

“ Si je reviens, j'aurai réparé mes sottises ; si j'y reste... eh bien ! autant ici qu'ailleurs. La mort de Jean Charlot fera pardonner la vie de Jean Floreal ! Enfin, il y a la mère là-haut que j'irai rejoindre et ce...”

Voltin ne put continuer, il eut la gorge serrée par un sanglot ; sa femme, le petit, pleuraient aussi.

Le lendemain, ils firent célébrer une messe à laquelle voulurent bien assister MM. Dubut et Midleston, auxquels Voltin avait appris la triste nouvelle.